

STIGMATES

Hélène Cixous

À présent quand je retourne à l'âge du Clos Salembier, où je ne suis pas revenue depuis quarante ans et où je ne reviendrai jamais, où m'attend conservé dans l'air bleu ambre du passé immémorial la maison dans le jardin où poussent toujours chaque année les rangées de fleurs et de légumes que mon père avait plantés, de tous les êtres animés qui poursuivent leur vie immortelle dans l'habitation enclose de mon enfance, celui qui reste le plus vivant, le plus intensément vibratile, puissant, agité, celui aussi qui tient le plus de place dans le jardin qui contient ma mémoire minutieuse, oui, je le vois celui qui est, incomparablement, le plus grand, effet de perspective naturellement, celui qui vient au devant de moi comme un trait, lorsqu'ayant pris le tournant du boulevard Laurent-Pichat d'un pas de rêve je dévore les dizaines de mètres qui mènent au portail, le portail aux barreaux rouillés depuis le premier jour celui qui m'attend le premier et que je trouve debout à l'entrée et aussitôt partout, ce n'est ni le fantôme de ma grandmère qui reste dans le fond, ni aucun des habitants pourtant forts de cette époque gardée comme un siècle antique, tous sont là mais un peu pâlis par la lumière des temps, un peu ralentis dans l'air immobile de la mémoire, le seul d'entre les forts êtres animés qui habitent toujours bd Laurent-Pichat, et au nombre desquels moi-même je suis, le seul qui n'est pas atteint et affaibli par les grandes distances, c'est Fips le chien. Le plus misérable des dieux le plus divin des misérables.

À le voir jaillir en jappant comme le genie de la survie, non comme un des fantômes légèrement effacés que nous mêmes nous sommes, mais comme un cas unique de triomphe de la vie sur toutes les conditions et coutumes de l'amoindrissement graduel des choses qui furent, je m'émerveille, j'ai le coeur chargé d'une joie amère et de honte, et j'admire ce chien, avec l'humilité qu'autrefois je n'arrivai jamais à éprouver car une terreur sacrée m'en empêchait. Je le reconnais, Fips tu es inoubliable, tu as gagné le rang qui de ton vivant te fut toujours refusé, tu es le plus vivant des disparus. Fips manifeste est la preuve qu'il n'y a pas de loi universelle et absolue de l'effacement. En ce moment même il perce la frêle mais solide nuée qui sépare notre maintenant d'auparavant et je le vois comme si je le voyais ici même en réalité, comme s'il me voyait, comme il me regarde, plus jeté que dressé, tout violemment adressé, comme s'il pouvait me jeter ses yeux aux yeux, dans l'effort surhumain qui l'élançait à presque le tuer bien au-delà de sa frontière de chien. Juste revanche, me dis-je, juste lot. Fips, tu voulais tellement franchir, toutes tes formes tendues tous les jours pour tenter de passer fracasser les murailles, tu voulais casser les prisons, lacérer les peaux, ton âme réclamait délivrance, jamais je ne vis un être en si furieuse rébellion contre les sorts qui fixent nos bornes dès notre naissance, les polices, les bêtises qui ont les pouvoirs abaissants sur toute créature qui dépasse. Les yeux presque arrachés aux orbites, l'âme en flèche, l'être entier en décochements, le gémissement ultime aux dents nues, le nez doux suppliant, il tient tête aux mondes attaquants.

Voilà un être qui ne se laissa pas dompter vivant et mort depuis très longtemps il résiste à toute tentative des néants.

Aujourd'hui quand je reviens chez moi 54 bd Laurent-Pichat, celui qui vient au devant de moi, celui qui appelle à peine je prends le tournant, me fête menace, celui qui me rappelle moi et qui s'avère être le personnage le plus secrètement nécessaire et marquant de la chair de mon âme, je le vois, c'est lui. Je suis le résultat de sa visite. Indélébiles les traces de son séjour cruel dans ma chair et mon âme. C'est à lui que je dois mes cicatrices. Il est l'auteur innocent moi innocente des signatures qui ont inauguré mon livre sur mes pieds et mes mains.

J'ai ses dents et sa rage peintes sur mon pied gauche et sur mes mains, je n'y pense jamais, car les petites lèvres muettes des plaies ont voyagé, ce qu'il en reste sur mes pieds et mes mains n'est que timbre insensible, les marques des cris se sont logées sur les membranes sensibles très sensibles de mon cerveau. J'ai ce chien sous le crâne, comme un jumeau méconnaissable.

Vous qui connaissez mes éclats de rage, les subits moments où la porte de mon calme s'ouvre pour livrer passage à une très antique fureur, vous ne savez pas qu'alors je suis Fips, je bondis hors de moi-même appelée par son galop qui espérait passer dans un saut prodigieux par dessus les piques du portail en aboyant je suis son espoir et son extravagance, il s'inventait des ailes invisibles, c'était miracle de le voir s'envoler par dessus l'obstacle, démentant l'enveloppe qui le faisait petit et chien. Mais moi lorsque sans réfléchir je voulus m'échapper je faillis, je retombai sur la herse et m'empalai la cuisse obstinément humaine. Il était dieu et j'étais réaliste.

Tout ce que j'arrive à penser aujourd'hui, les affreuses complexités qui font l'amour tordu sanglant et criminel jusqu'à l'heure tardive de la douceur, je l'ai appris de lui dont j'ignorais totalement que j'étais et serais la disciple lorsque nous vécûmes ensemble orageusement.

En ce temps-là, les souffrances qui nous venaient des souffrances que nous nous infligions l'un par l'autre étaient si grandes que j'ai pu, dans le grand silence obscur où l'on descend pour songer au mal, dans nos derniers temps désirer qu'il meure. Mais je ne pouvais pas me le dire. Mais je me souviens d'avoir senti l'obscur et impossible désir sans mots. Et ce désir m'ouvrait d'autres plaies très vilaines derrière le coeur.

Nous n'eûmes jamais les joies, seulement l'espoir des joies nous hanta toujours et nous unissait pour nous décevoir.

Au fond du fond de toutes mes ignorances, je devais avoir une prescience à moi inaccessible, que mon-chien était autre chose, qu'il était beaucoup plus que moi, et que je ne sais pas ce qu'est un chien ni ce qu'être un chien est.

Essentiel, urgent, il le fut, espérément désespérément inespérément. Un chien garde l'entrée. Un Chien Garde l'Entrée. S'il aboie si fort c'est pour que l'on ne voie pas qu'il est l'agneau. Agneau aboie en vain. Mais nous lui en voulons d'instaurer le règne de l'amour qui nous coûte si cher. Car en tant qu'agneau en vérité le chien est né pour donner sa vie pour nous. Ce qui entraîne qu'en retour nous soyons prêts à donner notre vie pour lui. Mais nous ne voulions pas donner notre vie au chien. Nous voulions le chien idéal, le tout puissant, le secours, l'idée de chien dans les cieux. C'est ainsi que commença son malheur avant même qu'il apparût précédé de notre vouloir. Moi je suis prête à donner ma vie pour mon chat mais il a fallu que d'abord Fips donnât sa vie pour moi.

Pour notre malheur inévitable, moi l'enfant-d'homme, je le considérai au commencement comme un chien d'homme, et bêtement inéluctablement comme tout enfant-d'homme je lui parlai comme nous le faisons par mégarde avec les visiteurs étrangers jusqu'au jour où je ne lui adressai plus la parole pour toujours.

Il fut le héros des malchances et des contretemps.

D'un côté il vint trop tôt: nous n'étions pas prêts nous les enfants nous étions loin

d'avoir la hauteur animale et même d'imaginer qu'elle existât, ce qui est le trait de l'immaturation humaine. C'est seulement pour être passée par sa résurrection qui eut lieu des dizaines d'années après sa mort, que je fis la découverte inattendue de ces hauteurs si proches et si niées. Et même sa résurrection j'ai failli la manquer car elle eut lieu si accidentellement, elle aurait pu ne pas avoir lieu, et elle s'accomplit sous une forme oblique, comme si elle avait dû pour se faire tromper mes vieilles vigilances emprunter le détour le plus rusé. Pendant des dizaines d'années sa mort fut bien gardée. Mêlée à la terre passée sur laquelle nous ne reviendrons jamais sa pourriture ensevelie dans la plate-bande à droite en entrant là où il y avait les dahlias aux nus rouges volumineux, nous l'avons laissée derrière nous, âme abandonnée représentante des pensées que nous ne viendrions plus jamais visiter. Non pas oubliée, mais saisie par une manière de répudiation fatale. Le sentiment de culpabilité que nous tenons enfermé dans une cage à l'égard des êtres de notre propre sang qui le corps enfermé dans la tombe ne peuvent pas nous suivre dans nos lointaines exportations -et afin de moucher la flamme, nous murmurons hâtivement qu'ils ne peuvent pas le sentir puisqu'ils sont morts et nous feignons de croire que nous croyons à l'extinction des morts et nous feignons d'être des convaincus matérialistes, mensonge élevé mais titubant que cela, et nous vivons toute notre vie avec ces morts que nous n'avons pu éviter de condamner, ils poussent sous la terre rouge de doux miaulements si légers que nous ne les entendons pas.

Ainsi mon père et Fips la mort gardée très loin derrière moi.

Certes mon père trouva en moi la force de franchir pierres et terres et de revenir plusieurs fois par an me voir en rêve en parent attaché et jamais nous ne parlâmes de cette chose mauvaise, sa demeure tombale totalement désertée, nous n'en disons rien, j'enfreins avec son consentement j'espère les silencieuses lois de la famille je ne vais pas voir mon père c'est lui qui vient. Mais Fips jamais. Je ne me persuadai même pas qu'il n'était qu'une dépouille. Je lui assignai le rôle épouvantable d'holocauste. C'est comme ça, et dans les cahiers où je consignais les surprises que nous réserve la vie en se dépliant, presque toutes cruelles, je notai le cas à côté de celui de Michaël Kohlhaas: dans la vie les choses sont si tortueuses, il arrive que le plus innocent des êtres finisse comme criminel écartelé et nous n'y pouvons rien; et il arrive que nous trahissions père et fils obligatoirement.

Et soudain, la résurrection. À laquelle jamais je n'avais pensé. Elle se produisit un matin, et ce fut sous les traits d'un chat. Aussi je n'y pris pas garde, d'abord. Deux ans, il a fallu que mes rêves répètent pendant deux ans le même message pour qu'enfin je me réveille de ma surdité après tant d'années distraites et que tout d'un coup j'entende japper mon ancien et premier animal. Mon chat venait de mon chien, ce qui explique la puissance singulière de mon chat sur mon cœur, puissance absolue et qui fait de cette bête jeune et enfantine mon prophète quotidien comme la petite créature subjectile en laquelle un oracle tibétain reconnaît la réincarnation successive du bouddha. Et voilà pourquoi mon chat encore à peine plus grand qu'une souris régnait déjà. Minuscule messie imperçu jamais attendu qui aurait cru cela.

Nous qui avions toujours attendu et en vain un troisième enfant mon frère et moi nous fûmes transportés de ferveur lorsque, la guerre mondiale finie, mon père annonça l'arrivée prochaine d'un bébé chien. Ainsi complétait-il le temps de recroissance et d'épanouissement: mon père avait besoin de planter des arbres de ses mains, suprême tentative pour retenir la vie par les racines. Après la plantation vint l'heure des habitants du jardin. Et ce fut un chien. Pendant l'attente qui fut longue nous nous affairâmes. Le berceau occupa toutes nos pensées. Nous choisîmes un carton à chaussures. Pour le matelas nous cousîmes deux petites pièces de tissu, que nous remplîmes ensuite de pétales de bougainvilliers. Cela nous remplit de satisfactions excitées. Le petit nous le voyions déjà

dormir sous nos regards zélés, répondant à tous nos vœux. Aucun des berceaux des enfants que nous engendrâmes plus tard ne nous remplit jamais par son vide de si pressantes émotions. Accroupis devant la boîte nous couvions.

Le sexe ne nous intéressa pas. Ce que nous voulions c'était l'enfant.

Fips ne se laissa pas coucher dans le lit de tous nos soins. Nous luttâmes quelques heures ou quelques jours. Nous attrapions le petit nous l'allongions, nous l'aplatissions, nous le maintenions pendant que nous le couvrons du drap, et aussitôt d'un soubresaut il surmontait la boîte. Nos avances n'étaient pas comprises et nous ne comprenions pas qu'elles ne fussent pas comprises. Cela causa une tension. Pas une minute il ne dormit sous nos regards attendris. Le berceau déchu. Nous perdîmes nos têtes de parents sublimes. Tombés par la fenêtre d'un haut rêve, nous avions l'air de poupées cassées sur la pierre. Et personne ne nous avait avertis du danger. L'âne et le boeuf chassés à coups de pattes.

Ainsi c'était un chien. Cependant nous de notre côté. Ainsi il ne nous était pas né, et il ne concevait même pas notre lien. Il n'y avait même pas de rupture. Nous fûmes envoyés sur une lointaine planète de pénitence, nous qui l'avions déjà tant aimé avant même sa naissance. Et il n'avait aucun soupçon de ce qu'il nous inspirait. Ce pincement de perte de cette chose que nous n'avions jamais eue et pour laquelle il n'y avait aucune consolation. Nous étions tous petits et nous étions le lieu de sentiments démesurément grands. Nous souffrions énormément, mais de quoi. Ces sentiments en fusion qu'aucun nom ne vient contenir encore, c'est une inondation. Nous le désaimions un peu et ce retrait nous ne l'approuvions pas, nous nous trouvions moins beaux, moins rayonnants, lui l'étourdi le sauteur, lui était un petit morceau de lumière poilue mais il y avait en nous un embuement, un portillon fermé, un peu de lie. Et cette diminution de clarté, notre faute. Notre faute pesait. Elle devait peser un kilo, nous sentions son corps inerte et refusé posé comme une pierre sur le coeur. Et c'était de sa faute. Mais comme il ne se doutait de rien c'était encore pire de notre faute. Le poison que nous sécrétions à l'occasion de l'innocence d'un être qui ne nous a rien fait, nous le rejetons sur sa face. Nous étions en train de devenir malgré nous et à notre insu un petit peu méchants.

(Et maintenant je comprends que tout ce que nous ne comprenions pas ne nous était pas retiré mais au contraire confié à garder à l'abri d'une non-compréhension qui conservait de futurs trésors gelés jusqu'à notre majorité spirituelle. Tout ce qui nous restait douloureux fermé, étranger, est en vérité notre dot. Un gisement de tourments, croyons-nous à tort. Vient le jour où ces caillots dormants se réveillent en révélations)

Le chien était là et ce n'était pas ça. Je voulais qu'il m'aime comme ceci et non comme cela. (J'aurais voulu qu'il m'obéisse comme un chien. Mais si on m'avait dit que je voulais un esclave j'aurais répondu indignée que je voulais seulement le pur chien idéal dont j'avais entendu parler.) Il m'aimait comme un chien en animal et loin de mon idée. C'était une bête de petite taille ivre de vie et par cela beaucoup plus grande qu'elle-même. Et qui jamais n'aurait pu rentrer dans une boîte.

Ce fut mon père qui fut son père sans images et sans idées. Il prenait soin de sa santé. C'était une obligation naturelle et mon père la remplit dans un mouvement qu'il accomplissait également pour tous ses semblables. Il lui mettait des gouttes dans les yeux. De Fips et mon père, attentifs, au contact, naissait un point de ressemblance. Tous les deux étaient portés intérieurement par le souffle d'un chant. Fips était heureux d'être. Ils avaient ces yeux fiévreux.

Notre père mourut, ce que cela dut être pour le chien alors je n'y pensai pas.

La famille qui s'éleva en tremblant des ruines de la famille décédée était toute différente. Commandée par ma mère commandée par ma grandmère. Je n'y pensai pas. Par une tradition millénaire non écrite mais d'autant plus solide il était entendu dans les

générations maternelles qu'avoir un sentiment pour un animal "cela n'est pas indiqué". Les millénaires maternels traitaient naturellement les animaux comme des animaux. L'interprétation de la tradition se passait de commentaire car elle se confondait dans les lointains avec le soleil blanc de l'évidence. Un chien se nourrit. Instantanément notre chien dépérit mais la tradition ne le vit pas.

C'est alors que la chasse à nous se déchaîna.

Alors la chasse se déchaîne. L'âpre guerre qui s'était jusqu'ici retenue devant mon père le médecin se jette sur la famille. Nous vivons assiégés en minimes combattants minés de l'intérieur par une juste et amère sympathie pour nos assiégeants arabes. Nous nous défendons comme des habitants à qui tout interdit d'attaquer l'ennemi. Mon père, ils l'appelaient "mon frère". Mort avec lui ce privilège, cet amour. Maintenant nous étions injuriés et souvent j'ai mordu la poussière folle de rage. Du moins nous nous battions. Mais le chien fut pris en otage. Et nous ne le laissions pas se battre. C'eût été un carnage. Ce fut une tragédie.

Ici commence l'agonie. Comme il fut loin le temps où implacable je le voulais d'amour enfermé dans sa boîte et je lui en voulais de ne me rien céder de sa liberté. À présent il subissait notre sort d'enfermés. Dix fois la journée pleuvait sur la famille une rafale de pierres. En peu de temps, la mitraille qui nous blessait l'esprit fit de Fips un chien enragé. Par un tour horrible des guerres, il fut châtié à cause du malheur qu'il subissait d'être nous. Il n'avait pas le temps de revenir à lui entre deux offensives l'écume ne séchait jamais, d'ailleurs c'était pour nous les assaillis ensemble qu'il grondait moi aussi j'écumais et lui courait pour moi en hurlant vers les grilles où grimpaient les rosiers roses et les meutes hostiles. Le chien se mit à souffrir en moi de ces lapidations. En moi c'était le chien qui souffrait. Si encore ils nous avaient seulement tirés à balles. Mais le choix de l'assassinat, la haine qui se branle. Ils nous jetaient des pierres et nous étions trois grands blessés de guerre qui courions hérissés dans le jardin par l'assaut transformé en boîte obligatoire. Tribu antique et rauque. Le chien ne dormait plus la peau tirée le poil poisseux la gorge pleine de noeuds un matin il eut un épanchement de haine les yeux noyés dans le jus noir le cerveau inondé par le flot qui détraque, la vie est devenue nocturne et cauchemar le soleil est pour rien, et le facteur qui ouvrit le portail était le messager de l'apocalypse. Comme un extasié qui se précipite dans le brasier Fips enthousiasmé de terreur était tombé les crocs en feu sur le facteur et l'erreur était fatidique.

Nous mîmes le chien en laisse et la laisse à la corde pour qu'il ne tuât pas nous-mêmes nous enchaînions notre propre incarnation, nous-mêmes nous mîmes aux fers l'héritier de mon père.

Fips descendait aux enfers comme ceux qu'une cause juste a mené jusqu'aux sangs. Il n'y a plus de loi. Nous battons l'innocent. Je suis si solitaire a pensé l'enchaîné. Et le seul à être repoussé des deux côtés. Sans doute comprenait-il mieux l'ennemi que l'ami. Ce monde est à l'envers et le chien est trahi. J'aurais dû lui parler, j'aurais dû, si j'avais été capable de le comprendre mais je le crus peut-être incapable de comprendre parce que je n'étais pas alors capable de comprendre la profonde humanité animale, si je ne m'étais pas dit comme précipitamment on se ment qu'un chien ne comprend pas nos mauvaises complications et qu'il était un chien. J'arrêtai de penser. J'arrêtai de sentir. Je ne pouvais quand même pas me mettre sur le dos cette croix enchaînée qui m'attendait dans le jardin, ces yeux fiévreux qui cherchaient mes yeux fuyants dès que je mettais le pied sur la terre du jardin. Je ne lui parlai pas. Est-ce que je suis juif, pensait-il? Mais qu'est-ce que ça veut dire juif, souffrait-il de ne pas savoir. Et moi non plus. Et je ne faisais pas la lumière dans son obscurité, je ne lui murmurai pas les mots que tous les animaux comprennent.

Mais l'obligation d'aimer le prisonnier a le goût des herbes amères, c'était Pâques

et nous étions dans le désert carré, interdit de ne pas aimer le prisonnier, j'aimai Fips de force, selon la loi de la captivité. Mais c'était un amour en deçà du souffle, jamais je n'exclamai mon amour. Je ne lui dis pas que l'injustice la haine la cruauté avaient tous les droits et que les guerres dévoraient les vivants en leur brisant les os et les âmes interminablement jusqu'au jour où tout d'un coup elle s'arrêtait, je ne lui dis pas que vivre c'était survivre dans les chaînes jusqu'au jour où l'on ne sait pas pourquoi elles tombaient, et si l'on vivait encore. Je ne lui dis pas que les massacres s'exténuaient. Il ne connut que l'horreur sans espérance. Je ne lui mis pas des gouttes dans les yeux. D'ailleurs il avait des tiques. Je ne lui parlai pas, j'oubliai de lui parler. D'ailleurs nous étions tous en train de devenir des chiens méchants les uns pour les autres, comme il arrive lorsque la guerre faisant rage dehors pour mieux se propager dedans se met à ronger les coeurs. Alors on mord son frère et on se mord soi-même. L'excitation de la peur, la rancune, l'acide indignation jusque dans les feuillages lisses des bananiers. La grande lunette maléfique de la persécution: tout est déformé. Nous étions fumants. Nos mouvements brusques, nos oreilles étirées en arrière aux aguets.

On sonnait. J'avais douze ans. Je lisais au fond d'un livre. La clochette du portail est-ce que ce fut le glas, personne ne l'entend, personne n'entend plus personne dans cette maison, et c'est toujours moi qui dois ouvrir. Je surgis de ma grotte et j'abattis mon pied rêveur sur le sol devant la cuisine.

Comme l'on raconte qu'à l'angle d'une rue une mercédès roulant lourde et folle fauche d'une faux énorme et lourde la passante infortunée nez à nez avec la mort qu'elles n'avaient pas vue venir, ce que je n'avais pas prévu arriva. Je ne vis pas venir mon chien. Je ne vis pas mon chien me voir sauter les yeux hagards à pieds joints sur le sol meurtri. Je ne vis pas mon chien me voir venir sur son corps tuméfié avec l'abattement brutal du bourreau étranger. Sans doute je l'insensai. Il lui sembla que c'était la haine. Il lui sembla que maintenant moi aussi. Et qu'il n'y a pas de crime ni de trahison à laquelle sa propre famille fût étrangère. Dans son abandonnement extrême. Toi aussi. Il lui sembla que je n'étais pas sa soeur et j'étais son assassin. Et dans un grand frisson rauque comme s'il rendait l'âme il se jeta sur le pied que je levais près de lui. Il me sembla que de cette morsure je mourrais car elle ne me lâchait plus, elle s'enfonçait, elle était pénétrante elle plantait toutes ses dents dans mon coeur.

Les dents duraient. En sanglotant nous entrâmes dans l'éternité folle. Le chien ne pouvait plus me lâcher. Hideux attachement une extase nous tenait lui à moi sous le joug. Nous ne bougions plus attelés à la douleur, effarés. La Terre renversée sur le côté.

Qu'est-ce qui aurait pu nous séparer?

De la lessiveuse qui bouillait dans la cour Aïcha sortit un drap qu'elle tordit en dure corde mouillée et à bras raccourcis sur le dos de la bête, ses bras si ronds très forts elle abat le fléau dix fois sur l'épine dorsale.

La laveuse criait jusqu'au ciel montaient l'encens mêlé des cris des pleurs des grognements. Où étais-je dans un ailleurs béant expulsée de moi-même et retenue par les crochets. Pas de haine plus triste que celle de l'amour furieux. Je comprenais qu'il n'y a pas de pire ennemi que le petit frère ennemi, et je ne peux pas vouloir te tuer toi qui es mon propre jumeau déchaîné, le porteur d'amertume.

Au treizième coup la gueule craqua, je retirai mon pied effrayant de la mâchoire. Je vis la viande que nous sommes. Nous sortîmes de la spasmodie mortelle rompus boîteux et délirants. Méconnaissables.

Parce que ce ne pouvait pas être moi. Parce que ce ne pouvait pas être lui.

Comme toujours dans ces moments d'apocalypse, le ciel était extrêmement bleu.

Nous poussions des hurlements sacrés: la terreur surnaturelle des deux côtés.

Lorsqu'enfin l'on nous sépara l'un de l'autre, c'était trop tard. La racine avait été atteinte. À l'intérieur de mon cerveau le très léger saignement d'un petit manque d'oubli une plaie minuscule ne fermait pas les yeux. Les cinq cicatrices sur mon pied comme une étoile gauche étaient bien fermées. Même j'y voyais une parure. Mais dans le fond de ma pensée dans l'ombre et le silence, avec le coeur secret d'un malfaiteur je me cachais et je lui disais: non. C'était un non si triste et si secret, c'était une honte et jamais je ne me l'avouai. Il n'y avait pas de quoi se vanter. C'était une paresse. Ce n'était pas une vengeance. C'était un manque de force. J'aurais dû prendre Fips dans mes bras et bercer l'innocent. Pourquoi je ne le fis pas. Et je n'aurai jamais d'enfant pensais-je. Jusqu'à ce que soudain plus tard je veuille tout le contraire.

Par la suite j'ai connu avec lui la forme la plus basse de la vie familiale: le silence sous le même toit. Le poison ce n'est pas la haine c'est l'amour faible. Nous étions empoisonnés. Je l'empoisonnai. Ma bonne volonté ne se tournait pas vers lui. Je passais devant lui avec à mes côtés les hautes silhouettes sévères qui me gardaient à ma droite la Terreur à ma gauche la Pitié. Les jours entre nous étaient des nuits avec chambres séparées. Nous faisions comme s'il y avait deux lunes. Mais il avait des tiques grosses comme des pois chiches. Cela lui fit une sainteté.

Job était ce chien j'en suis sûre. Les fléaux lui étaient envoyés, dieu était bien caché, le père mort, les biens ruinés et maintenant les pestes et les ulcères. Et sans en être consciente je n'aimai pas le lépreux comme moi-même. Avec effroi j'arrachais les monstres qui le dévoraient et non avec joie. La souffrance de la bête me faisait souffrir pour moi. Je n'étendais pas les mains gaîment pour bénir le supplicé. Je n'étais pas son chevalier, il me faisait mal du mauvais côté je ne m'élançais pas dans les flammes pour sauver mon enfant mon chien ce qu'aujourd'hui je fais j'étais dans l'impuissance de le faire j'éprouvais l'amère peine de ceux à qui la toute-puissante sainteté de l'amour est refusée. J'étais la non-gardienne de mon chien je traversais le jardin en suppurant, essayant de passer devant le corps rongé d'ulcères et de chagrins sans m'arrêter.

Elles le mangeaient vivant, ces inventions buveuses de sang créées pour tuer une victime totalement démunie de possibilités de leur échapper, ces preuves de l'existence du diable des vampires mous qui se moquent de l'absence de mains du chien, ils le tétent jusqu'à la mort, Fips sent sa vie s'écouler dans leur tribu d'estomacs et sans la chance d'un combat. L'agoniste périssait vivant. Moi-même j'ai succombé dans le nombre. C'était tous les jours comme un arrachement de dents gonflées de bouillie de son sang. Une démographie de cauchemar, la nuit même je les voyais se reproduire il y en avait sur les barreaux des grilles, sur les embrasures elles naissaient de tout et de nulle part et elles descendaient en lentes frénésies s'asseoir sur ses oreilles sur son cou sur ses flancs et elles introduisaient leurs mâchoires de ventres dans le violacé nécrosé de ses veines.

Toute la DDT du monde pour rien, la gueule pleine de poudre et le sang par dessus le marché. Moi-même je succombai sous les pensées violacées et ne le sauvais pas.

C'était la fin. Je reçus la dépêche: nous étions condamnés. Toutes les constructions détruites, les oeuvres supprimées, les recherches brûlées. Les nouvelles se succédaient; on annonçait l'expiration.

Nous étions sur le pont du bateau, l'haleine de l'ennemi soufflait dans notre dos. Nous échappions à peine, lorsqu'à l'instant de débarquer je vis devant mes yeux Fips désarticulé, c'était l'échine déboîtée, entre les pattes ouvertes le ventre doux et blanc étiré le corps en croix, le tendre effroi me saisit, je vis le danger, une main inexperte pourrait briser ma bête. Ce qu'il fallait trouver sur la terre étrangère c'était l'être appelé vétérinaire. Vite, criai-je à mon frère, monte sur la moto, j'enfourchai la machine, il n'y avait que le guidon, l'engin était resté en arrière sur le pont. Entre mes bras l'animal

comme entre la vie et la mort je criai: la moto! va chercher la moto et je n'y croyais pas. On nous l'aurait volée là-haut, et je ne savais pas où aller pour empêcher la mort d'arriver. Ce rêve je le faisais et il restait sans fin.

Je ne l'accompagnai pas. Une peur immonde de voir mourir celui que je n'aimais pas assez fort, et puisque je ne donnerais pas ma vie pour lui je ne pouvais plus partager sa mort.

Quand enfin le reste de lui est parti veillé par mon frère je ne fus pas là. D'ailleurs jamais, par chance ou volonté, je ne fus présente au départ ni de mon père ni de mon fils ni de ma grand'mère ni d'aucun être de ma chair. Les bouches cousues sur mon pied.

Et pourtant j'aimais Fips mais pas alors, pas là-bas dans le jardin de guerre, pas encore, mais plus tard.

Octobre 1995

[Nota: Agradecemos a Hélène Cixous el permiso para reproducir este texto, inédito en francés y publicado en inglés como "Stigmata: Job the Dog", en *Philosophy Today* (primavera 1997), 41 (1), pp. 12-17.]

ESTIGMAS¹

Hélène Cixous

Cuando ahora me remonto a la época del Clos Salembier, donde no he vuelto desde hace cuarenta años y donde nunca volveré, donde me espera conservada en el aire azul ámbar del pasado inmemorial la casa en el jardín donde crecen siempre cada año hileras de flores y de verduras que mi padre había plantado, de todos los seres animados que prosiguen su vida inmortal en la morada cercada de mi infancia, el que más vivo permanece, más intensamente vibrátil, poderoso, inquieto, el que también ocupa más espacio en el jardín que contiene mi memoria minuciosa, sí, lo veo, incomparablemente, el más grande, efecto de perspectiva naturalmente, el que viene a mi encuentro como un rayo, cuando al doblar la esquina del bulevar Laurent-Pichat de un paso, soñador devoro las decenas de metros que conducen al portón, el portón de barrotes oxidados desde el primer día el que me espera el primero y que encuentro de pie en la entrada, siempre por todas partes, no es ni el fantasma de mi abuela que permanece en el fondo, ni ninguno de los habitantes a pesar de ser importantes de esta época reservada como un siglo antiguo, todos están ahí pero un poco palidecidos por la luz de los tiempos, un poco ralentizados en el aire inmóvil de la memoria, el único de entre los grandes seres animados que viven aún en el bulevar Laurent-Pichat, y entre los que me cuento, el único que no está afectado y debilitado por las grandes distancias, es Fips el perro. El más miserable de los dioses el más divino de los miserables.

Al verlo saltar y ladrar como el genio de la supervivencia, no como uno de los fantasmas ligeramente desvanecidos que nosotros mismos somos, sino como un caso único de triunfo de la vida sobre todas las condiciones y costumbres de la aminoración gradual de las cosas que sucedieron, me maravillo, tengo el corazón henchido de un goce amargo y de vergüenza, y admiro este perro, con la humildad que antaño nunca conseguí experimentar pues un terror sagrado me lo impedía. Lo reconozco, Fips, eres inolvidable, has recobrado el rango que en vida siempre te fue rechazado, eres el más vivo de los desaparecidos. Fips manifiesto es la prueba de que no hay ley universal y absoluta del desvanecimiento. En este mismo momento atraviesa la débil pero sólida nube que separa nuestro ahora de antes y lo veo como si lo viera aquí mismo en realidad, como si él me viera, cómo me mira, más agachado que tieso, dispuesto a atacar violentamente, como si pudiera lanzarme sus ojos a los ojos, en un esfuerzo sobrehumano que lo impulsa casi hasta matarlo más allá de su frontera de perro. Justa revancha, me dije, justo destino. Fips, querías hasta tal punto franquear, con todas tus formas forzadas todos los días para intentar pasar hacer caer las murallas, querías romper las prisiones, lacerar las pieles, tu alma reclamaba liberación, nunca vi a un ser en tan furiosa rebelión contra los destinos que marcan nuestros límites desde que nacemos, los reglamentos, las necedades que tienen los poderes humillantes sobre toda criatura que se excede. Con los ojos casi arrancados de las órbitas, el alma como

¹ Traducido del francés por Maribel Peñalver Vicea (Universidad de Alicante). Revisado por Marta Segarra.

una flecha, el ser entero en disparos, el gemido último con los dientes desnudos, el morro suave suplicante, él se enfrenta a los mundos atacantes.

Es un ser que no se dejó domar vivo y, muerto desde hace mucho tiempo, resiste a cualquier tentativa de las nadas.

Cuando regreso hoy a mi casa del bulevar Laurent-Pichat n° 54, el que viene a mi encuentro, el que llama cuando apenas doblo la esquina, me festeja amenaza, el que me recuerda a mí y que resulta ser el personaje más secretamente necesario y el que marca la carne de mi alma, lo veo, es él. Soy el resultado de su visita. Indelebles son las huellas de su morada cruel en mi carne y en mi alma. A él debo mis cicatrices. Es el autor inocente, yo inocente de las firmas que han inaugurado mi libro en mis pies y mis manos.

Tengo sus dientes y su rabia pintados en mi pie izquierdo y en mis manos, nunca pienso en ello, pues los pequeños labios mudos de las llagas han viajado, lo que queda de ellas en mis pies y en mis manos sólo es sello insensible, las marcas de los gritos se han alojado en las membranas sensibles muy sensibles de mi cerebro. Tengo este perro en mi cerebro, como un gemelo irreconocible.

Vosotros que conocéis mis estallidos de ira, los súbitos momentos en los que la puerta de mi calma se abre para dar paso a un furor muy antiguo, no sabéis que entonces soy Fips, salto fuera de mí misma llamada por su galope que esperaba pasar de un salto prodigioso por encima de las picas del portón ladrando soy su esperanza y su extravagancia, se inventaba alas invisibles, era como un milagro verlo echar a volar por encima de cualquier obstáculo, desmintiendo la envoltura que lo hacía pequeño y perro. Pero cuando sin reflexionar quise escaparme, fracasé, volví a caer en la verja y me empalé el muslo obstinadamente humano. Él era dios y yo era realista.

Todo lo que puedo pensar hoy, las horribles complejidades que forman el amor retorcido sangriento y criminal hasta la hora tardía de la dulzura, lo he aprendido de él, de quien ignoraba totalmente que yo era y sería la discípula cuando vivimos juntos tempestuosamente.

En aquel entonces, los sufrimientos que nos venían de los sufrimientos que nos infligíamos uno al otro eran tan grandes que llegué, en el gran silencio oscuro en que nos sumimos para pensar en el mal, en nuestros últimos momentos a desear que muriera. Pero no podía decírmelo a mí misma. Recuerdo que sentí este oscuro e imposible deseo sin palabras. Y este deseo me abría otras llagas muy feas detrás del corazón.

Nunca experimentamos los goces, únicamente la esperanza de los goces nos atormentó siempre y nos unía para decepcionarnos.

En el fondo del fondo de todas mis ignorancias, yo debía tener una presciencia para mí inaccesible, que mi-perro era otra cosa, que él era mucho más que yo, y que no sé lo que es un perro ni lo que ser un perro es.

Esencial, urgente, así lo fue, esperadamente desesperadamente inesperadamente. Un perro vigila la entrada. Un Perro Vigila la Entrada. Si ladra tan fuerte es para que no se vea que es el cordero. Cordero ladra en vano. Pero nosotros le reprochamos que instaure el reino del amor que nos cuesta tan caro. Pues en tanto que cordero en verdad el perro nació para dar su vida por nosotros. Lo que implica que a cambio estemos dispuestos a dar nuestra vida por él. Pero nosotros no queríamos dar nuestra vida al perro. Queríamos el perro ideal, el todopoderoso, el socorro, la idea de perro en los cielos. Así es como empezó su desgracia antes incluso de que apareciera precedido de nuestro querer. Yo estoy dispuesta a dar la vida por mi gato pero ha sido necesario que primero Fips diera su vida por mí.

Para nuestra desgracia inevitable, yo la hija-de hombre, lo consideré al comienzo como un perro de hombre, y tontamente ineluctablemente como toda hija-de hombre le

hablé como hacemos sin querer con los visitantes extranjeros hasta el día en que ya no volví a dirigirle la palabra nunca más.

Fue el héroe de las desventuras y de los contratiempos.

Por un lado vino demasiado temprano: no estábamos preparados, nosotros los niños estábamos lejos de poseer la altura animal e incluso de imaginar que ésta existiera, y esto es típico de la inmadurez humana. Fue solamente al pasar por su resurrección que sucedió decenas de años después de su muerte, que descubrí inesperadamente estas alturas tan cercanas y tan rechazadas. E incluso estuve a punto de faltar a su resurrección pues sucedió tan accidentalmente que podría no haber sucedido, y se produjo de forma oblicua, como si hubiera tenido que utilizar el más astuto rodeo para burlar mi vieja vigilancia. Durante decenas de años su muerte fue bien guardada. Mezclada con la tierra pasada a la que nunca volveremos, su podredumbre enterrada en la platabanda a la derecha al entrar donde estaban las dalias de desnudos rojos y voluminosos, la hemos dejado tras nosotros, alma abandonada representante de los pensamientos que nunca más volveríamos a visitar. Sin ser olvidada, fue tomada por una forma de repudio fatal. Tenemos el sentimiento de culpabilidad encerrado en una jaula con respecto a los seres de nuestra propia sangre, quienes, con su cuerpo encerrado en la tumba no pueden seguirnos hacia nuestras lejanas exportaciones y con el fin de despabilar la llama, murmuramos apresuradamente que ellos no pueden sentirlo ya que están muertos y fingimos creer que creemos en la extinción de los muertos y fingimos ser convencidos materialistas, mentira noble pero sobre la que titubeamos y vivimos toda nuestra vida con estos muertos que no hemos podido evitar condenar, maullan tan suave y ligeramente bajo la tierra roja que no los oímos.

Así mi padre y Fips cuya muerte quedó guardada muy lejos detrás de mí.

Mi padre encontró en mí la fuerza para franquear piedras y tierras y para volver varias veces al año para verme en sueños como fiel progenitor y nunca hablamos sobre este delicado asunto, su morada sepulcral totalmente desierta, no decimos nada sobre esto, infrinjo con su consentimiento espero las leyes silenciosas de la familia no voy a ver a mi padre, es él quien viene. Pero Fips nunca. Ni siquiera me persuadí de que no era más que un despojo. Le asigné el papel espantoso de holocausto. Así es, y en las libretas donde yo consignaba las sorpresas que nos reserva la vida desplegándose, casi todas crueles, anoté el caso al lado del de Michaël Kohlhass: en la vida las cosas son tan tortuosas, sucede que el más inocente de los seres acaba como criminal descuartizado y nada podemos hacer al respecto; y sucede que traicionamos al padre y al hijo obligatoriamente.

Y de repente, la resurrección. En la que nunca había pensado. Sucedió una mañana, y fue bajo la apariencia de un gato. En realidad no me fijé al principio. Dos años, ha sido necesario que mis sueños repitan durante dos años el mismo mensaje para que por fin despierte de mi sordera después de tantos años distraídos y que de repente oiga ladrar a mi antiguo y primer animal. Mi gato venía de mi perro, lo que explica el poder singular de mi gato en mi corazón, poder absoluto que hace de esta bestia joven e infantil mi profeta cotidiano como la pequeña criatura bastidor en la que un oráculo tibetano reconoce la reencarnación sucesiva del buda. Y ésta es la razón por la que mi gato cuando apenas era más grande que un ratón ya reinaba. Minúsculo mesías impercibido nunca esperado, quién lo hubiera creído.

Nosotros que habíamos esperado siempre y en vano a un tercer hijo, mi hermano y yo fuimos transportados de fervor cuando, una vez acabada la guerra mundial, mi padre nos anunció la próxima llegada de un bebé perro. Así completaba el tiempo de recrecimiento y de regocijo: mi padre necesitaba plantar árboles con sus manos, suprema tentativa de retener la vida por las raíces. Tras la plantación llegó la hora de los habitantes del jardín. Y fue un perro. Durante la espera, que fue larga, estuvimos atareados. La cuna ocupó todos

nuestros pensamientos. Escogimos una caja de zapatos. Para el colchón, cosimos dos trocitos de tela, que llenamos luego de pétalos de buganvillas. Esto nos colmó de una satisfacción emocionante. Veíamos dormir al pequeño bajo nuestras miradas afanosas, respondiendo a todos nuestros deseos. Ninguna de las cunas de los niños que engendramos más tarde nos colmó, por su vacío, de emociones tan vivas. Incubábamos de rodillas ante la caja.

El sexo no nos interesó. Lo que queríamos era el hijo.

Fips no dejó que lo acostáramos en la cama que cuidábamos con tanto esmero. Luchamos durante algunas horas o algunos días. Cogíamos al pequeño, lo acostábamos, lo aplastábamos, lo sujetábamos mientras que lo tapábamos con la sábana, y enseguida de un sobresalto salía de la caja. Nuestros movimientos no eran comprendidos y no comprendíamos que no fueran comprendidos. Esto provocó una tensión. Ni un minuto durmió bajo nuestras miradas enternecidas. La cuna venida a menos. Perdimos nuestro aspecto de padres sublimes. Como caídos por la ventana desde un lejano sueño, parecíamos muñecos destrozados sobre las piedras. Y nadie nos había advertido del peligro. El asno y el buey echados a patadas.

Así, era un perro. Mientras tanto nosotros por nuestro lado. No había nacido de nosotros ni concebía siquiera nuestra unión. Ni siquiera había ruptura. Nos encontramos en un lejano planeta de penitencia, nosotros que tanto lo habíamos amado antes incluso de su nacimiento. Y él no sospechaba nada de lo que nos inspiraba. Era como un pellizco por la pérdida de algo que nunca habíamos tenido y por la que no había ningún consuelo. Éramos todos pequeños y nos habitaban sentimientos desmesuradamente grandes. Sufríamos enormemente, pero de qué. Estos sentimientos en fusión que ningún nombre contiene aún, es una inundación. Lo desamábamos un poco y no aprobábamos esta retirada, nos encontrábamos menos hermosos, menos resplandecientes, él distraído el trepador, él era un trocito de luz peluda, pero había en nosotros una empañación, un portillo cerrado, un poco de hez. Y esta disminución de claridad fue nuestra culpa. Nuestra culpa pesaba. Debía de pesar un kilo, sentíamos su cuerpo inerte y rechazado colocado como una piedra en el corazón. Y era por culpa suya. Pero como él no sospechaba nada, era aún peor por culpa nuestra. El veneno que segregamos con motivo de la inocencia de un ser que no nos ha hecho nada, lo lanzamos de nuevo a su cara. Estábamos volviéndonos, a pesar nuestro y sin saberlo, un poco malos.

(Y ahora comprendo que todo lo que no comprendíamos no se nos quitaba sino al contrario, nos era confiado para ser guardado, protegido por una no-comprensión que conservaba futuros tesoros helados hasta nuestra mayoría espiritual. Todo lo que para nosotros permanecía como doloroso cerrado, extranjero, es, en verdad, nuestra dote. Un yacimiento de tormentos, creemos falsamente. Llega el día en que estos coágulos durmientes se despiertan como revelaciones)

El perro estaba ahí y no era eso. Yo quería que me amara así y no de otra forma. (Habría querido que me obedeciera como un perro. Pero si me hubieran dicho que yo quería un esclavo, habría respondido indignada que quería solamente el perro ideal y puro del que había oído hablar.) Lejos de mi ánimo, él me quería como un perro como animal. Era una bestia pequeña ebria de vida y por esto mucho más grande que ella misma. Y que nunca hubiera podido caber en una caja.

Fue mi padre quien fue su padre sin imágenes y sin ideas. Cuidaba de su salud. Era una obligación natural que mi padre desempeñó de la misma forma que con todos sus semejantes. Le ponía gotas en los ojos. Entre Fips y mi padre, atentos, al contacto, nacía un punto de semejanza. Los dos eran transportados interiormente por el soplo de un canto. Fips era feliz por existir. Tenían los ojos febriles.

Nuestro padre murió, no pensé lo que debió de suponer esto para el perro.

La familia que resurgió estremeciéndose de las ruinas de la familia fallecida era muy diferente. Gobernada por mi madre gobernada por mi abuela. No pensé en ello. Por una tradición milenaria no escrita pero bien consolidada, se decía entre las generaciones maternas que tener un sentimiento por un animal “no era conveniente”. Los milenios maternos trataban a los animales como animales. La interpretación de la tradición se privaba de comentarios pues se confundía en la lontananza con el sol blanco de la evidencia. Un perro se alimenta. Instantáneamente nuestro perro languideció pero la tradición no lo vio.

Fue entonces cuando se desencadenó nuestra caza.

La caza se desencadena. La violenta guerra que se había retenido hasta aquí, ante mi padre el médico se precipita sobre la familia. Vivimos sitiados como diminutos combatientes minados interiormente por una justa y amarga simpatía hacia nuestros sitiadores árabes. Nos defendemos como habitantes a quienes todo prohíbe atacar al enemigo. A mi padre lo llamaban “mi hermano”. Murió con él este privilegio, este amor. Ahora nos injuriaban y a menudo me hicieron morder el polvo rabiando. Al menos nos peleábamos. Pero cogieron al perro como rehén. No lo dejábamos pelearse. Hubiera sido una carnicería. Fue una tragedia.

Aquí comienza la agonía. Cuán lejos quedaba el tiempo en que, implacable, yo lo quería de amor encerrado en su caja y le reprochaba no cederme nada de su libertad. Ahora padecía nuestro destino de encerrados. Diez veces al día, llovía sobre la familia una ráfaga de piedras. En poco tiempo, la metralla que nos hería el espíritu hizo de Fips un perro rabioso. Por un casual horrible de las guerras, fue castigado a causa de la desgracia que padecía por ser nosotros. No tenía tiempo de volver en sí entre dos ofensivas la espuma nunca se secaba, además gruñía por nosotros los acosados juntos, yo también echaba espumarajos de cólera y él corría por mí aullando hacia las rejas donde trepaban los rosales rosas y las jaurías hostiles. El perro se puso a sufrir en mí por esas lapidaciones. En mí estaba el perro que sufría. Si al menos nos hubieran disparado balas. Pero fue la elección del asesinato, el odio que se agita. Nos echaban piedras y éramos tres grandes heridos de guerra que corríamos erizados en el jardín transformado por el asalto en caja obligatoria. Tribu antigua y rauca. El perro ya no dormía se le levantó la piel el pelo pegajoso la garganta llena de nudos hasta que una mañana tuvo un derrame de odio sus ojos se ahogaron en el zumo negro el cerebro inundado por la oleada que se trastorna, la vida se ha hecho nocturna y pesadilla el sol ya no sale, y el cartero que abrió el portón era el mensajero del apocalipsis. Como un extasiado que se precipita a la hoguera Fips entusiasmado de terror se había precipitado con sus colmillos rabiosos dispuestos a hincarlos en el cartero y el error fue fatídico.

Le pusimos al perro una correa y a la correa una cuerda para que no matara nosotros mismos encadenamos nuestra propia encarnación, nosotros mismos aherrojamos al heredero de mi padre.

Fips bajaba a los infiernos como aquéllos a quienes una causa justa ha llevado hasta la sangre. Ya no hay ley. Pegamos al inocente. Soy tan solitario, pensó el encadenado. Y el único en ser rechazado por ambas partes. Sin duda comprendía mejor al enemigo que al amigo. Este mundo es al revés y el perro es traicionado. Tendría que haberle hablado, habría debido si hubiera sido capaz de comprenderle pero lo creí quizás incapaz de comprender porque yo no era entonces capaz de comprender la profunda humanidad animal, si yo no me hubiera dicho precipitadamente: nos mentimos que un perro no comprende nuestras extrañas complicaciones y que él era un perro. Dejé de pensar. Dejé de sentir. A pesar de todo no podía cargar con esta cruz encadenada que me esperaba en el

jardín, estos ojos febriles que buscaban mis ojos huidizos en cuanto ponía el pie en la tierra del jardín. Yo no le hablaba. ¿Soy judío?, pensaba. Pero qué quiere decir judío, padecía por no saberlo. Y yo tampoco. Yo no iluminaba su oscuridad, no le susurraba las palabras que todos los animales comprenden.

Pero la obligación de amar al prisionero sabe a hierbas amargas, era Pascua y estábamos en el desierto cuadrado, prohibido no amar al prisionero, yo amé a Fips a la fuerza, según la ley de la cautividad. Pero era un amor que no llegaba al soplo, nunca exclamé amor mío. No le dije que la injusticia el odio la crueldad tenían todos los derechos y que las guerras devoraban a los vivos destruyéndoles los huesos y las almas interminablemente hasta el día en que de repente se detenía, no le dije que vivir era sobrevivir en las cadenas hasta el día en que no se sabe por qué se caen, ni si vives todavía. No le dije que las masacres se extenuaban. Sólo conoció el horror sin esperanza. No le puse gotas en los ojos. Además tenía garrapatas. No le hablé, olvidé hablarle. Estábamos convirtiéndonos todos en perros malos unos por otros, como sucede cuando la guerra hace estragos fuera para propagarse mejor dentro, y empieza a atormentar los corazones. Entonces mordemos al hermano y nos mordemos a nosotros mismos. La agitación del miedo, el rencor, la indignación ácida hasta en el follaje liso de los plataneros. El gran antejo maléfico de la persecución: todo está deformado. Echábamos humo. Nuestros movimientos bruscos, nuestras orejas tiesas al acecho.

Llamaban a la puerta. Yo tenía doce años. Leía sumida en un libro. La campanita del portón fue quizás el tañido fúnebre, nadie la oye, ya nadie oye a nadie en esta casa, y siempre tengo que abrir yo. Surgí de mi gruta dejando caer mi pie soñador en el suelo de la cocina.

Como se cuenta que en la esquina de una calle un mercedes que circula pesada y locamente siega con una hoz enorme y pesada a una viandante desafortunada que cara a cara con la muerte, no habían visto venir, sucedió lo que yo no había previsto. No vi venir a mi perro. No vi que mi perro me veía saltar con la mirada extraviada con los pies juntos en el suelo martirizado. No vi que mi perro me veía venir en su cuerpo tumefacto con el abatimiento brutal del verdugo desconocido. Sin duda lo insensaté. Le pareció que era el odio. Le pareció que yo también. Y que no había crimen ni traición a la que su propia familia fuera ajena. En su abandonamiento extremo. Tú también. Le pareció que yo no era su hermana, que yo era su asesino. Y en un gran estremecimiento rauco como si exhalara el último suspiro se lanzó a mi pie que yo levantaba cerca de él. Me pareció que de este mordisco me moriría pues no me soltaba, se hincaba, era penetrante me clavaba todos sus dientes en mi corazón.

Los dientes duraban. Sollozando entramos en una eternidad loca. El perro ya no podía soltarme. Horrible apego un éxtasis nos mantenía a los dos bajo el yugo. Ya no nos movíamos enganchados al dolor, asustados. La Tierra volcada de costado.

¿Qué habría podido separarnos?

Del barreño donde hervía la colada en el patio Aïcha sacó un trapo que estrujó como una cuerda dura y mojada y con toda la fuerza de sus brazos sobre el lomo de la bestia, con sus brazos tan regordetes y musculosos lo golpeó con el mayal diez veces en la espina dorsal.

La lavandera gritaba hasta el cielo llegaba el incienso mezclado con los gritos los lloros los gruñidos. Dónde me encontraba yo, en un más allá abismal expulsada de mí misma y atrapada por los colmillos. No hay odio más triste que el del amor furioso. Comprendía que no hay peor enemigo que el hermanito enemigo, y no puedo querer matarte a ti que eres mi propio gemelo desencadenado, el portador de amargura.

Al decimotercer golpe el hocico cedió, saqué mi pie aterrador de la mandíbula. Vi la carne que somos. Salimos de una espasmodia mortal rotos cojos y delirantes. Irreconocibles.

Porque no podía ser yo. Porque no podía ser él.

Como siempre en estos momentos de apocalipsis, el cielo estaba extremadamente azul.

Lanzábamos alaridos sagrados: el terror sobrenatural por los dos lados.

Cuando por fin nos separaron uno del otro, era demasiado tarde. La raíz había sido alcanzada. En el interior de mi cerebro un sangramiento muy ligero por un pequeño lapsus de olvido y una llaga minúscula no cerraba los ojos. Las cinco cicatrices en mi pie como una estrella izquierda estaban bien cerradas. Incluso yo veía en ellas un aderezo. Pero en el fondo de mi pensamiento en la sombra y en el silencio, con el corazón secreto de un malhechor, me escondía y le decía: no. Era un no tan triste y tan secreto, era una vergüenza y nunca me lo confesé. No había de qué jactarse. Era una pereza. No era una venganza. Era una falta de fuerza. Debería haber cogido a Fips en mis brazos y mecer al inocente. Por qué no lo hice. Y nunca tendré un hijo, pensaba. Hasta que de repente un día quise todo lo contrario.

A continuación conocí con él la forma más vil de la vida familiar: el silencio bajo el mismo techo. El veneno no es el odio, es el amor débil. Estábamos envenenados. Lo envenené yo. Mi buena voluntad no se volvía hacia él. Pasaba ante él y a mi lado las grandes siluetas severas que me protegían a mi derecha el Terror a mi izquierda la Piedad. Los días entre nosotros eran noches con habitaciones separadas. Hacíamos como si hubiera dos lunas. Pero tenía garrapatas gordas como garbanzos. Esto le colmó de santidad.

Job era este perro, de ello estoy segura. Las plagas le habían sido enviadas, dios estaba bien escondido, el padre muerto, los bienes perdidos y ahora las pestes y las úlceras. Y sin ser consciente de ello no amé al leproso como a mí misma. Con espanto arrancaba a los monstruos que lo devoraban y no con goce. El sufrimiento de la bestia me hacía sufrir por mí. No extendía las manos alegremente para bendecir al ajusticiado. No era su caballero, me hacía daño por el lado malo no me lanzaba a las llamas para salvar a mi hijo mi perro, lo que hoy hago me era imposible hacerlo experimentaba la amarga pena de aquéllos a quienes la todopoderosa santidad del amor les es rechazada. Yo era la no-guardiana de mi perro atravesaba el jardín supurando, intentando pasar ante el cuerpo roído por úlceras y penas sin pararme.

Se lo comían vivo, estas invenciones bebedoras de sangre creadas para matar a una víctima totalmente desprovista de posibilidad de huida, estas pruebas de la existencia del diablo vampiros lánguidos que se burlan de la ausencia de manos del perro, lo maman hasta la muerte, Fips siente su vida desangrarse en su tribu de estómagos y sin la posibilidad de un combate. El agonista perecía vivo. Yo misma sucumbí al número. Era todos los días como una extracción de muelas inflamadas con el caldo de su sangre. Una demografía de pesadilla, la noche misma las veía reproducirse las había en los barrotes de las rejas, en los huecos, nacían de todas y ninguna parte bajando en lentos frenesíes para sentarse en sus orejas en su cuello en sus flancos e introducían sus mandíbulas de vientres en la necrosis violácea de sus venas.

Todo el DDT del mundo para nada, el hocico lleno de polvos y para colmo la sangre. Yo misma sucumbí bajo los pensamientos violáceos y no lo salvé.

Era el fin. Recibí el telegrama: estábamos condenados. Destruídas todas las construcciones, suprimidas las obras, quemadas las búsquedas. Las noticias se sucedían; se anunciaba la expiración.

Estábamos en el puente del barco, la respiración del enemigo soplaba por detrás de nosotros. Apenas nos librábamos, cuando en el instante de desembarcar, vi ante mis ojos a Fips desarticulado, era el lomo desencajado, entre las patas abiertas el vientre suave y blanco, el cuerpo estirado en cruz, me sobrecogió un tierno espanto, vi el peligro, una mano inexperta podría quebrar mi animal. Lo que hacía falta encontrar en la tierra extranjera era el ser llamado veterinario. Deprisa, le grité a mi hermano, sube a la moto, monté en la máquina, sólo estaba el manillar, el artefacto se había quedado atrás en el puente. Entre mis brazos el animal como entre la vida y la muerte, grité: ¡la moto! ve a buscar la moto, no podía creerlo. Nos la habrían robado allí en lo alto, y no sabía dónde ir para impedir que la muerte llegara. Estaba soñando esto y no tenía fin.

No lo acompañé. Sentí un miedo inundo de ver morir a aquél que no quería lo suficiente y puesto que no daría mi vida por él ya no podía compartir su muerte.

Cuando por fin lo que quedaba de él desapareció, velado por mi hermano, yo no estaba allí. Además, por casualidad o por voluntad, nunca estuve presente cuando se marchó mi padre ni mi hijo ni mi abuela ni ningún ser de mi carne. Las bocas cosidas en mi pie.

A pesar de todo yo amaba a Fips pero no en aquel momento, allí en el jardín de guerra no, todavía no, sino más tarde.

Octubre de 1995